

Zoom

Nicolas Lévesque

Numéro 274, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2021). Zoom. *Spirale*, (274), 8–11.

NICOLAS LÉVESQUE

ZOOM

Le 21 août 1909, Freud s'embarquait sur le George Washington, paquebot en route vers New York. En voyant apparaître la statue de la Liberté, il dit à Jung et à Ferenczi : « *Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste.* » En 2020, cette blague créerait un malaise. *Das Unbehagen.*



La télépratique, les séances par téléphone dans mon cas – j'ai refusé d'utiliser les technologies de visioconférence jusqu'à maintenant, marqué par les récits de psys que je supervise, usés à la corde par leurs longues journées sous le joug « big-brotherien » de cet étrange regard-écran qui ne regarde rien –, ouvre de nouvelles dimensions qu'il importe de penser. Certains de mes patients ont pris l'habitude de mettre leur téléphone en mode mains libres ; ils font autre chose en me parlant : marcher dans un parc, conduire leur véhicule, faire le ménage, la lessive, la vaisselle, la cuisine, etc. J'aurais pu exiger que les patients ne se mettent pas en mode mains libres, qu'ils demeurent concentrés entièrement sur la parole, mais je ne l'ai pas fait, ne le fais pas, parce que ce qui compte réellement, c'est que le psy soit, lui, entièrement dévoué à l'écoute et à la parole. Que les patients de leur côté mélangent des gestes du quotidien à leurs associations ne me dérange pas. D'une part, c'est leur séance, d'autre part, je n'ai pas vu de différence significative par rapport aux séances où ils demeurent collés à leur téléphone. J'aime même l'intimité que ce mélange organique peut installer. J'ai d'ailleurs pu entendre une multitude de petites voix d'enfants, incapables de s'empêcher de faire intrusion – manette de jeux vidéos à la main, Mister Freeze à la bouche ou déguisés en pirate, cherchant une raison, affective ou technologique, pour faire éclater la bulle de la psychanalyse – dans la pièce fermée dans laquelle maman ou papa pratique depuis le début de la pandémie un étrange rituel dont ils sont exclus : la séance de psy à distance. Ils ont déjà tout ce qu'il faut pour devenir de bons lecteurs, les petits fouineux.



Tristesse des grandes villes, aux temps du choléra 2.0. Avoir grandi sur le bord du fleuve, de la mer ou dans les montagnes laisse dans la mémoire une empreinte indélébile, comme si l'inconscient était coupé de bord en bord par l'horizon, la ligne d'infini, ce que la ville ne laisse plus voir. Un de mes patients a rêvé qu'il allait tout simplement pisser dehors, comme tout le monde le faisait dans son coin de pays.



Depuis ma vie de psy privilégié, j'ai fait au printemps dernier des séances téléphoniques de la maison, dans Lanaudière. Pendant une séance, un dindon sauvage est venu se déposer sur le terrain, à environ cinq pieds de moi, de l'autre côté de la fenêtre. Il m'a regardé. Son plumage multicolore était pour moi une hallucination, la beauté de la singularité qui excède ce que je pouvais me représenter du monde.



Elle me raconte en pleurs pourquoi elle a dû rentrer en mode catastrophe de son voyage au Sri Lanka. On leur lançait des roches, aux jeunes touristes blancs : Rentrez chez vous ! On ne veut pas de votre virus !



Elle me dit qu'elle n'a pas aimé notre dernière séance, qu'elle avait l'impression que je faisais des mots croisés pendant que je lui parlais. Je me dis d'abord que je ne suis pas du type sudoku, que je n'ai jamais aimé faire de mots croisés, avant de revenir à elle, à moi, à ce qui se passait réellement dans notre échange. Elle avait entendu le glissement du crayon sur la page de mon cahier de notes. En présentiel – mot le plus affreux jamais inventé pour une chose aussi grave et belle que la présence –, je ne prends jamais de notes pendant les séances. Par téléphone, je me suis permis parfois de le faire, d'écrire des choses pendant que j'écoute, puisque je n'ai pas l'impression que cela gêne mon écoute, ni la parole de l'autre, étant donné que les gens ne peuvent pas savoir quand j'écris. J'avais toutefois sous-estimé la qualité de mon micro. Et la qualité d'écoute de ma patiente, qui aurait fait une bonne psy. J'ai donc cessé de prendre des notes pendant les séances téléphoniques. Lorsque je lui en ai parlé, que j'ai reconnu cette maladresse, elle a aussi, de son côté, reconnu que lors de cette séance plus difficile, elle avait été comme sa mère : inatteignable, emmurée dans l'univers du déni, un monde d'angoisse pure sans prise possible pour les autres. Je me suis alors senti comme l'enfant qu'elle a été, aux prises avec une mère qui chute dans un gouffre psychique sans fond tout en essayant de sauver maladroitement les apparences avec un peu d'alcool et un *lifestyle* bourgeois, urbain-champêtre, quelque part entre Pinterest et Roche-Bobois. J'ai compris de l'intérieur la solitude psychique de son enfance, son impuissance, sa détresse. Je me suis repris, j'ai été présent, dans mon silence et dans ma voix, et notre connexion a pu se rétablir. Il n'est pas grave d'être imparfait, c'est de toute évidence inévitable de faire des erreurs, et lorsque nous n'avons pas trop d'orgueil, les reconnaître ouvre la plupart du temps une voie qui aurait été autrement inaccessible. Ne dit-on pas qu'en sciences, les découvertes se font souvent par accident, par erreur ?



Contemporain de Louis Pasteur, Freud explique, dans un passage dont je n'ai pu retrouver la source – je perds en vieillissant mes facultés de chercheur –, que la névrose résulte du choc de la rencontre des psychés humaines, tout comme les virus sont des agressions entre organismes biologiques. Cela m'est revenu à la mémoire lorsque j'ai entendu, comme pour la première fois, l'expression « relation toxique ». Il existe donc une chimie relationnelle, des osmose et des échanges entre les cellules que nous sommes. Commerce parfois bénéfique, mais parfois aussi destructeur. On devine tous que l'art du dosage dans nos relations est de la première importance : au-delà d'une certaine dose, cette personne devient

toxique pour moi, alors que dans le cas de cette autre, je n'en ai jamais assez, elle me fait toujours infiniment de bien. On pourrait aussi imaginer un système immunitaire psychique, qui nous rend plus ou moins vulnérable à la violence relationnelle, aux échanges de toxines, à la contagion virale, mais cela ferait un fragment un peu longuet et il y a tout de même des limites à filer la métaphore.



Enfermée avec son fils de 15 ans en contexte de pandémie, elle n'en peut plus. Elle a développé un dégoût pour la dépendance de son ado, sa tendance à vivre dans les jupons de maman. Elle qui a tout fait pour gagner son indépendance, comment expliquer qu'elle ait un tel fils ? Elle lutte contre l'envie de l'abandonner, de se barrer. En elle monte une violence, le besoin de tout quitter, tout détruire. Je la calme. On réussit à éviter une nouvelle fois la même vague, dangereuse, répétition de la coupure drastique du lien d'attachement qu'elle a connue, enfant.



Le confinement lui a ouvert les yeux, la forçant à rester dans les eaux troubles du petit bocal conjugal. Elle me raconte sa dernière chicane de couple. Elle est en furie parce qu'il a acheté des draps à 500 dollars. Il pensait lui faire plaisir, mais pour elle, ce geste ne fait que confirmer cette vie d'adolescent où l'argent coule à flots dans le monde de la drogue. Elle a travaillé fort pour se sortir de ce mode de vie addictif, elle a pu terminer ses études, trouver un emploi, se lever tous les matins de la semaine. Elle est vraiment contente de ne plus être prisonnière d'un rythme de vie où alternent le désespoir et le déni maniaque, festif. Son chum lui dit pourtant qu'il en rêve lui aussi, que ce n'est qu'une question de temps avant qu'il sorte de sa vie nocturne et se lance dans une vie de jour. Mais elle ne le croit plus sur parole, elle ne voit que ses gestes qui indiquent une dépendance qui paraît sans fin. Elle ne le juge pas, elle ne juge pas ses amies et amis qui ont continué leur vie nocturne, sans lendemains, composée d'excès, de séduction, de la transgression du maximum de limites possible. C'est un choix qu'elle aurait pu faire, elle garde un bon souvenir de plusieurs moments épiques de cette vie, mais elle a pris un autre chemin et ne reviendra plus en arrière. Car lorsque la transgression devient la norme, et l'excès, la mesure, n'est-il pas temps de changer le visage de sa révolution ? se demande-t-elle. Comment savoir si son conjoint pourra réellement la suivre dans ce nouveau chapitre ? Combien de temps doit-on attendre l'autre ? Doit-elle se fier au sentiment qu'il n'y arrivera pas, qu'il ne le souhaite même pas, qu'il lui dit n'importe quoi pour la garder ? Ou est-ce de l'impatience, de l'égoïsme, un manque d'empathie ? On en reparle à la prochaine séance. Dans deux semaines. Car les séances plus régulières étaient payées avec cet argent de la nuit dont elle tente de se séparer. La psychanalyse peut sembler ici normalisante, moralisante, favoriser la vie *straight*. Mais il n'en est rien. Il suffit d'écouter au singulier. Si elle avait défendu tout le bien que lui faisait sa vie de nuit, plus libre, nous aurions travaillé ensemble pour rendre cette vie encore plus satisfaisante, pour qu'elle y trouve un équilibre et qu'elle s'organise en conséquence ; or il fallait être là pour entendre toute la densité de ce souhait, énoncé par des lèvres portant un *piercing* : « *Je rêve d'une vie normale.* » Elle aurait pu me dire autre chose, mais c'est bien cela qu'elle m'a dit. La vie de famille et la vie du travail de jour ne sont que des options parmi d'autres. Il n'y a pas, pour la psychanalyse, de vie bonne, idéale, morale. Toutes les formes de vie exigent un regard franc sur sa pluralité intérieure, une flexibilité psychique, une éthique personnelle, puis une discipline du cœur, qui doit défendre chaque jour, chaque nuit, sa propre vérité.



Je remarque que je ne parviens pas à écrire sur ceux qui ont connu des temps plus tragiques que les autres pendant le confinement. Cette jeune mère qui a perdu son enfant prématuré. L'ami philosophe qui a perdu sa femme. Cette patiente forcée de s'encabaner alors qu'elle était aux prises avec le sentiment que son appartement n'était pas un lieu sûr, que des voisins ou des étrangers pouvaient y entrer, empoisonner sa nourriture. Cette autre patiente qui venait tout juste d'émerger d'années infernales de maladies du cœur, après une opération au cerveau, lorsqu'un nouveau virus l'a condamnée à nouveau à voir sa vie réduite à sa dimension médicale. Pourquoi cette résistance de ma part à aller tremper ma plume dans l'encre plus sombre ? Le trauma ne peut s'articuler qu'après coup et je manque encore de distance à l'égard de certaines douleurs, celles des autres, les miennes. L'écriture n'est possible que lorsque les brûlures de la peau psychique passent du troisième au deuxième ou au premier degré.



L'écriture, malgré ce que l'on croit, n'est pas branchée directement sur la souffrance. Il lui faut un minimum de distance, un mince jeu d'air. Comme ces écrivains immigrants de deuxième génération qui font le récit du trauma de leurs parents. Les vocations n'apparaissent que dans l'apparition d'un minimum de liberté.



Il n'a pas à se forcer à s'intégrer, à appartenir, car ça le rend malade et suicidaire. Son identité à lui, c'est de ne pas être comme les autres, puisqu'il est depuis toujours celui qui ne cadre pas dans la famille. Pas étonnant qu'il se soit senti vivant en quittant son pays pour venir ici, avec sa femme qui comme lui n'aime pas les identités de groupe. Je lui explique toutefois que la vie est dure pour les puristes, et que s'il consent à 5% de comédie humaine, il pourra alors vivre avec beaucoup plus de liberté et moins de détresse sa différence, sa résistance. Ce 5%, chiffre fictif, qui l'a bien fait rire, il faut le concéder. Il y a certaines batailles à ne pas livrer. Il faut le voir comme une taxe psychologique pour la vie en société, l'obligation légale de porter un masque. La soumission inévitable à des contextes absurdes, mais qui nous donnent ensuite notre passeport social. C'est la sagesse des révolutionnaires qui n'ont plus 20 ans et qui veulent construire leur vie sans se renier. L'authenticité à 100% du temps mène à une guerre perpétuelle, dont on finit par être la principale victime, sans parler des proches qui subissent les conséquences de ce combat permanent. La ruse du 5% donne encore plus de mordant à la résistance, car elle se fait dans un climat qui permet de récupérer, d'aimer, de résister avec stratégie.



Ma chatte Framboise était cachée dans l'armoire. Elle sort pendant une séance. Je la flatte dans le cou pendant que j'écoute, prêt à expliquer ce qui se passe à mon patient, mais Framboise ne fait pas un son. *Strictly confidential*. Elle sait que c'est moi qui la nourris le plus souvent.